



La Cavalerie Anglaise qui a pris part à l'engagement de Glencoe.

L'ABELLE DE DEMAIN SOMMAIRE.

L'Institutrice.
Yas.
Les trois Dumas.
Vieilles coutumes - La Braderie.
Le Drame des Poisons.
Une famille française - Les De Les...

LA QUESTION DES PHILIPPINES.

A peine remis des émotions que nous ont fait éprouver les incidents intéressants, et parfois si dramatiques de la campagne électorale urbaine, il nous faut jeter un coup d'œil sur la situation créée par les Etats-Unis aux Philippines, par la politique de M. McKinley et consorts.

Ce devait être là, au premier chef, une affaire purement et uniquement nationale. On en a été malheureusement fait une affaire de parti.

Les conquêtes des Etats-Unis dans les Antilles étaient, aux yeux de la population, une assez pauvre compensation aux dépenses que l'on avait faites. Il fallait que le parti républicain se relâchât devant l'opinion et eût fait un pas en arrière sur les populations une conquête qui satisfait complètement tous les amours-propres. Rien de plus naturel, et nous sommes loin d'entamer une campagne contre la prise de possession des Philippines.

Mais cela contrariait assez vivement les principes sur lesquels repose notre Constitution nationale.

L'idée de conquêtes territoriales ou coloniales, par la force, semblait incompatible avec la conception de la souveraineté nationale, telle que nous l'avons laissée nos pères. De là, le détour que les politiciens qui sont au pouvoir ont cru devoir prendre pour justifier la subjugation des Philippines. S'imaginant qu'ils viendraient à bout des Philippiens, qui sont chez eux et défendent leur propriété, aussi facilement que des Espagnols qui ne savaient eux-mêmes dans une situation fautive, ils ont cru qu'il suffirait d'une démonstration sur mer et de l'intervention de quelques centaines de soldats pour se rendre maîtres de tout l'archipel.

L'ATTITUDE DE L'ALLEMAGNE.

On s'intéresse beaucoup, et plus encore en Angleterre qu'ailleurs, à l'attitude de l'Allemagne en présence du conflit anglo-boer, dit le Journal des Débats. Elle est très complexe et déterminée par des éléments qui agissent en sens divergents. L'opinion publique est nettement contraire à la politique britannique, elle est soulevée au plus haut point par sa sympathie pour les frères germaniques de l'Afrique du Sud. Chacune de ses manifestations, qu'il s'agisse des articles de journaux ou des meetings, est une protestation contre l'agression anglaise et aussi peut-être, avec toutes les formes voulues dans un pays de profond loyalisme, contre le voyage que l'empereur va entreprendre en Angleterre. Et, cependant, Guillaume II ne paraît pas songer à renoncer à ce voyage. Sa politique semble plutôt chercher avec les Anglais des sujets de conversation, celui des Samoa peut-être entre autres, que les moyens de se mettre en travers des visées de la Grande-Bretagne. Il estime sans doute que l'intérêt bien entendu de son pays lui recommande cette ligne de conduite, puisque l'Allemagne n'est pas en situation d'aller résolument et jusqu'au bout dans une ligne différente.

LA QUESTION DES PHILIPPINES.

Mais cela contrariait assez vivement les principes sur lesquels repose notre Constitution nationale.

L'idée de conquêtes territoriales ou coloniales, par la force, semblait incompatible avec la conception de la souveraineté nationale, telle que nous l'avons laissée nos pères. De là, le détour que les politiciens qui sont au pouvoir ont cru devoir prendre pour justifier la subjugation des Philippines. S'imaginant qu'ils viendraient à bout des Philippiens, qui sont chez eux et défendent leur propriété, aussi facilement que des Espagnols qui ne savaient eux-mêmes dans une situation fautive, ils ont cru qu'il suffirait d'une démonstration sur mer et de l'intervention de quelques centaines de soldats pour se rendre maîtres de tout l'archipel.

Les conquêtes des Etats-Unis dans les Antilles étaient, aux yeux de la population, une assez pauvre compensation aux dépenses que l'on avait faites. Il fallait que le parti républicain se relâchât devant l'opinion et eût fait un pas en arrière sur les populations une conquête qui satisfait complètement tous les amours-propres. Rien de plus naturel, et nous sommes loin d'entamer une campagne contre la prise de possession des Philippines.

Mais cela contrariait assez vivement les principes sur lesquels repose notre Constitution nationale.

L'idée de conquêtes territoriales ou coloniales, par la force, semblait incompatible avec la conception de la souveraineté nationale, telle que nous l'avons laissée nos pères. De là, le détour que les politiciens qui sont au pouvoir ont cru devoir prendre pour justifier la subjugation des Philippines. S'imaginant qu'ils viendraient à bout des Philippiens, qui sont chez eux et défendent leur propriété, aussi facilement que des Espagnols qui ne savaient eux-mêmes dans une situation fautive, ils ont cru qu'il suffirait d'une démonstration sur mer et de l'intervention de quelques centaines de soldats pour se rendre maîtres de tout l'archipel.

changeant; mais toutes ses paroles continuent à montrer qu'il considère toujours que "la fortune de l'Allemagne est sur la mer." Et, de fait si l'on se rapporte aux chiffres du commerce extérieur allemand, on trouve qu'il a bien des arguments en faveur de sa conception du rôle de l'Allemagne. Ce commerce a augmenté de 30, 0/0, de 1881 à 1897. En 1886, les importations totales de l'empire s'élevaient à 2,945 millions de marks et les exportations à 3,190 millions: en 1897, elles s'élevaient respectivement 4,680 et 3,634 millions de marks. La marine marchande de l'Allemagne a suivi une progression parallèle. Le tonnage total de cette marine passait de 1,284,000 en 1887, à 1,550,000 en 1897; mais dans la même période les vapeurs compris dans ce total montaient de 453,000 à 969,000 tonnes. Il vrait que la marine de guerre n'est pas non plus restée stationnaire; le budget de la flotte était, pour l'exercice 1898-99, de 51 millions de marks; le budget annuel prévu pendant le septennat, résultant de la loi du 10 décembre 1898, s'élève à un peu plus de 133 millions 1/2. De 1888 à 1898, le tonnage total des navires de guerre allemands a passé de 189,000 à 326,000. Il semble donc qu'en temps normal les cadres actuels de l'Allemagne doivent suffire à la protection de ses vaisseaux marchands; mais il n'en serait sans doute plus de même si l'empire se livrait à la grande politique universelle qui paraît hanter l'esprit de son souverain. Pour l'appliquer avec succès il faudrait une flotte beaucoup plus puissante. Et nombre de personnes ont vu dans le dernier discours de Guillaume II une invite à de nouveaux sacrifices. Il ne doit pas les demander directement: ce serait violer le compromis du septennat qu'il a conclu, l'an dernier, avec le Reichstag. Mais l'empereur peut user du loyalisme et qu'il inspire au peuple allemand et de sa parole pour faire une propagande de nature à convertir peu à peu ce dernier à élargir un peu ses horizons et à délier encore les cordons de sa bourse. Cette allusion que l'orateur impérial faisait dans son dernier discours, à l'agrandissement du théâtre de la politique qui s'étend maintenant sur ce monde entier montre clairement de quel côté vont ses préoccupations et ses rêves.

OPERA FRANÇAIS.

Arrivée de M. Charley.
Notre grand-troupe d'opéra.
M. BONNARD

TABLEAU DE TROUPE.

Nous avons reçu, hier, deux très agréables visites: d'abord celle de M. Charley, directeur de l'Opéra français de la rue Bourbon, arrivé le matin même de Paris. Nous n'avons nullement besoin de le présenter à nos lecteurs: ils le connaissent depuis longtemps; ils savent ce qu'il est capable de faire et avec quelle habileté il sait mener une compagnie. Il nous en a, deux fois déjà, donné la preuve.

La troisième troupe qu'il nous amène, en ce moment, et qui ne comprend guère que des sujets de premier ordre, en tout genre, achèvera de lui conquérir les sympathies de son public déjà si bien prévenu à son égard.

Dans le tableau de troupe que nous publions aujourd'hui, on remarquera les noms de deux artistes déjà connus ici et appréciés du public: M. Bouxman, basse noble, et Gauthier, fort ténor, qui ont obtenu, l'an dernier, tant de succès, ici et ailleurs, durant la tournée de la troupe dans les grandes villes du Nord.

Nous ne voulons ni se priver de passer aujourd'hui en revue cette excellente compagnie. Nous revenons en ce sujet, plus d'une fois, avant l'ouverture de la saison.

La seconde visite que nous avons reçue est celle de M. Bonnard.

Ce qui nous a frappé tout d'abord chez lui, c'est sa haute taille, sa belle humeur, sa tenue élégante et sa conversation qui est extrêmement variée et très intéressante. M. Bonnard est plus qu'un chanteur; c'est un homme du monde, aux allures élégantes. Il doit être superbe à la scène. Sous ce rapport, du reste, sa réputation est faite et il est, depuis plusieurs années, le ténor favori des premières

ter une ligne de conduite telle qu'elle se trouverait un jour, seule, sur le chemin de la politique britannique. C'est sans doute ce qui explique la grande réserve de son attitude actuelle. Elle a beau représenter une masse d'hommes dont le nombre et l'activité grandissent sans cesse, elle ne saurait, isolée, exercer hors d'Europe l'action à laquelle, à plusieurs reprises, elle a paru vouloir prétendre. Elle espérait, du reste, lier partie avec d'autres pour contenir sur certains points les ambitions de plus en plus intraitables et péremptoires de l'impérialisme britannique. Mais elle ne rencontre qu'une politique incertaine, incapable de savoir ce qu'elle voulait et d'en vouloir le moyen ni de renoncer au jeu dangereux de courir plusieurs lièvres à la fois. En 1898, lors du télégramme de Guillaume II au Président Krüger, elle ne trouva chez nous qu'une presse sarcastique et une diplomatie mal disposée. L'an dernier ne recevant pas même de réponse à des propositions faites à la France relativement à l'avenir des possessions africaines du Portugal, l'Allemagne signa avec l'Angleterre cet accord qui n'est pas sans influence sur la situation actuelle, mais qui, conclu avec nous, aurait singulièrement modifié le caractère de l'incident de Fachoda. Ce passé d'hier éclaira les faits de l'heure présente et il nous a indigné d'assez rudes leçons pour que nous ne l'oublions pas, d'autant que de main, à la première occasion, les mêmes causes produiraient, sans doute, les mêmes effets.

OPERA FRANÇAIS.

Arrivée de M. Charley.

Notre grand-troupe d'opéra.

M. BONNARD

TABLEAU DE TROUPE.

Nous avons reçu, hier, deux très agréables visites: d'abord celle de M. Charley, directeur de l'Opéra français de la rue Bourbon, arrivé le matin même de Paris. Nous n'avons nullement besoin de le présenter à nos lecteurs: ils le connaissent depuis longtemps; ils savent ce qu'il est capable de faire et avec quelle habileté il sait mener une compagnie. Il nous en a, deux fois déjà, donné la preuve.

La troisième troupe qu'il nous amène, en ce moment, et qui ne comprend guère que des sujets de premier ordre, en tout genre, achèvera de lui conquérir les sympathies de son public déjà si bien prévenu à son égard.

Dans le tableau de troupe que nous publions aujourd'hui, on remarquera les noms de deux artistes déjà connus ici et appréciés du public: M. Bouxman, basse noble, et Gauthier, fort ténor, qui ont obtenu, l'an dernier, tant de succès, ici et ailleurs, durant la tournée de la troupe dans les grandes villes du Nord.

Nous ne voulons ni se priver de passer aujourd'hui en revue cette excellente compagnie. Nous revenons en ce sujet, plus d'une fois, avant l'ouverture de la saison.

La seconde visite que nous avons reçue est celle de M. Bonnard.

Ce qui nous a frappé tout d'abord chez lui, c'est sa haute taille, sa belle humeur, sa tenue élégante et sa conversation qui est extrêmement variée et très intéressante. M. Bonnard est plus qu'un chanteur; c'est un homme du monde, aux allures élégantes. Il doit être superbe à la scène. Sous ce rapport, du reste, sa réputation est faite et il est, depuis plusieurs années, le ténor favori des premières

capitales de l'Europe. Ses succès parmi nous sont assurés à l'avance. Comme nous l'avons déjà dit, la troupe doit arriver mardi, 14 novembre, et pourra débiter le 21.

FRENCH OPERA CO.

M. F. Charley, Directeur.

Grand Opéra—Opéra-Comique.
Ténors—Gauthier, Bonnaard, Casset, Dambrine, Jonar.

Barytons—J. Layolle, Rossel, Beguin.

Basses—Bouxman, Lhéric, Imbert, Beni.

Trials—Dapuis, Morret.
Chanteuses légères—Madier de Montjan, Marthe Barthet.

Contraltos—Gianoli, Frasset.
Mezzo-soprano—Andrée Savins, Imbert, Dupuis.

Opérette.

1ère chanteuse—Mlle Dupuis.
2ème chanteuse—Mmes Frasset et Imbert.

1er ténor d'opérette—M. Dambrine.
Grand ler comique—M. Morret.

1er comique—M. Dapuis.
2ème comiques—MM. Vêrande et Grévin.

Ballet.

M. Francini, maître de ballet.
Mlle Emma de Casoli, 1ère danseuse noble.

Mlle Franchi, 1ère danseuse demi-caractère.

Mlle Bandino, 1ère danseuse, travesti.

Coryphées—Mlles Wilchès, Beari, Frances, Belloni, Arlingtes, Barthelotti.

16 dames du corps de Ballet.
50 choristes, hommes et dames.
50 musiciens.

Administration.

M. Vianesi—1er chef d'orchestre.
M. Finance—2e chef d'orchestre.
M. E. Bellot—Régisseur général.

M. A. Grévin—Régisseur de la scène.
M. C. Kennes—Régisseur des chœurs.

MM. Madier de Montjan et Vêrande, administrateurs.

M. R. S. Landry—Contrôleur-général.
M. P. Masson—Administrateur secrétaire général de l'administration.

Costumes de la Maison Moreau, de Paris.

Répertoire.

Opéras—La Juvive, Tannhäuser, Les Huguenots, Le Trouvère, Sigurd, Aida, Lohengrin, Samson et Dalila, La Reine de Saba, l'Africain, Lucie, La Favorite, Rigoleto, Manon, Carmen, Mignon, Robert Le Préphète, Guillaume Tell, Cavalleria Rusticana, La Mavarrais, La Vivandière, Le Barbier de Séville.

Nouveautés—La Vie de Bohème, Salambo.

Reprises—Le Cid, Ménéphes.

Opérettes—Le voyage de Suzette, Les Petites Brebis, Le Dindon, La Pompe, Veronique, Le Surin, l'Hotel du Libre Echange, etc.

Tickets en vente chez M. Gruzewald, magasin de musique, rue du Canal, à partir de mardi 14 novembre.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Ce soir, dernière représentation de "The Wife", qui a fait de belles salles toute cette semaine.

Demain, en matinée, à 2 heures précises, première d'un mélodrame à grands effets de scène, à grand spectacle et surtout un drame où fourmillent les coups de théâtre, où les grands sentiments qui peuvent animer l'âme humaine trouvent, à chaque instant, l'occasion de se manifester et de faire explosion.

La direction du "Grand Opera House" a fait des frais considérables pour donner beaucoup d'éclat à cette série de représentations. Avec de pareilles pièces, la fortune du théâtre est assurée.

THEATRE TULANE.

La semaine de "Rupert of Hentzau", ou plutôt, de M. James Mackett, qui est l'âme de la pièce et y enlève deux principaux rôles, complètement différents, avec une rare maestria, est incontestablement une des meilleures, des plus fructueuses de la saison actuelle au "Tulane". Le public y allait applaudir cordialement ce jeune et brillant artiste qu'il aime.

Demain dimanche, changement complet de spectacle: une excellente bouffonnerie qui n'est plus une nouveauté pour nous mais qui est toujours une source d'agréables distractions, "His Father's Boy". Le Fils de son Père—sera jouée pour la première fois cette année. Il y aura foule. N'oublions pas que c'est M. Roland Reed qui dirige cette compagnie et en est l'âme. Roland Reed, c'est là un nom essentiellement populaire parmi les amateurs.

CRESCENT THEATRE.

"Because she loved him so", une des bouffonneries de Wm. Gillette, vient de faire un brillant succès au Crescent, et les artistes qui l'interprètent peuvent se retirer, ce soir, fiers des succès qu'ils ont remportés, depuis dimanche dernier.

Demain soir, nous aurons la première d'une pièce, moitié sérieuse, moitié comique qui fera sûrement fureur—The Sporting Duchess. Cette production n'est pas connue à la Nouvelle-Orléans; mais elle y obtiendra autant de succès que partout ailleurs, sur la scène américaine comme sur la scène anglaise, où elle a fait fortune.

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

Exécution de Becker.

Chicago, Illinois, 10 novembre.—Albert Auguste Becker, le boucher allemand qui avait tué sa femme, Rachel, le 27 janvier dernier, et l'avait ensuite coupée en morceaux et fait bouillir pour la faire disparaître, a été pendu aujourd'hui à midi 05 dans la prison du comté.

Becker n'a pas eu la colonne vertébrale cassée par la chute, et la mort n'a été constatée qu'au bout de seize minutes.

Sur l'échafaud Becker a protesté de son innocence. Il a déclaré que George Satterlin, le père de sa seconde femme, était le véritable assassin.

Le Secrétaire perpétuel, BUS. ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

TEMPERATURE

Du 10 novembre 1899.

Thermomètre de M. & L. Chevalier, Opérateurs, No 145 rue du Canal, entre Courcelles et Baronne.

Fahrenheit Centigrade

H. du matin... 58 14

Midi... 70 21

3 P. M. ... 74 23

6 P. M. ... 70 21

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIEME PARTIE.

II

LE MEURTRE DE LA BORGNE.

Suite.

En produisant cette affirmation, Dufresne dut se mordre les lèvres pour conserver son sé-

rieux, tout en se demandant avec une certaine perplexité ce qu'il inventait bien dans quelques instants pour la justifier.

—Je suis heureux de votre empressement, monsieur, très heureux.

Cependant à chaque chose son temps, n'est-ce pas ?

Nous allons avant tout déjeuner, s'il vous plaît ?

—Très volontiers, le voyage m'a creusé.

—Et vous, Georges, avez-vous un peu d'appétit ?

—Aujourd'hui, non.

—Vraiment ?

—Oui, c'est singulier; le plaisir de vous revoir, la sympathie que j'ai toujours professée pour vous, un peu d'émotion, peut-être; tout m'empêche de penser à mes besoins physiques.

—Allons, allons, cela viendra en vous mettant à table, n'est-ce pas, madame la comtesse ?

—Je le souhaite pour mon pupille, dit assez sèchement Mme de Presles, en lançant à Monsieur de Surin un regard ironique.

Où n'échappa d'aucune façon à l'œil exercé et attentif de Dufresne, non plus que le ton glacial dont la comtesse avait parlé et qui dissimulait fort mal une sorte d'animosité difficilement réprimée.

Dependant on se mit à table, et la conversation roula uniquement sur des banalités, rien

ne troubla l'harmonie du repas. De temps à autre, Dufresne et Mme de Presles semblaient s'étudier du regard, comme des luteurs qui se mesurent avant d'en venir aux mains.

Dès que le café fut dégusté, les deux hommes descendirent un instant dans le jardin précédent le parc, pour y fumer une cigarette en faisant le tour de la pelouse.

Mme de Presles avait, d'ailleurs, prié Dufresne de lui accorder vingt minutes d'attente avant de l'entretenir.

Aussitôt une conversation s'engagea rapide et à voix basse entre les deux complices.

—Quoi de nouveau ? demanda Dufresne.

—La Borgne va manger le morceau, ça ne tient plus qu'à un fil.

—Elle te l'a dit ?

—Hier encore; elle nous donne jusqu'à demain soir.

—Combien demande-t-elle pour ne pas jaser ?

—Deux mille francs, tout de suite.

—Diable !... je ne les ai pas, fit Dufresne soucieux, et toi ?

—Moi non plus.

—Imbécile !

—Quoi ?

—Sans doute, tu devrais déjà en posséder le double, depuis quinze jours que tu es ici.

—Si tu crois que c'est facile ! Ah ! parbleu, si on pouvait grincer, mais tout ferme à clef

dans cette sale boîte !

—Faut pourtant de la galette, et sans tarder.

—Où la trouver ?

—On la demande, serin.

L'argent, ça se soutire comme le vin, seulement y a pas besoin de pompe, il suffit d'avoir un peu d'esprit.

—Enfin, j'en ai pas, maugré du Surin.

—En effet, répliqua Dufresne spirituel; tu n'as ni de l'an ni de l'autre.

— Seulement, la Borgne va jaser, et nous sommes f...ichus !

—Comment faire ?

—C'est bon, j'ai une idée, répliqua Dufresne en se frappant le front tout à coup, après un instant de silence méditatif.

Mais je dirai ça seulement ce soir, quand j'aurai causé avec ta soi-disant mère.

Tu me trouveras à neuf heures, à l'hôtel de l'Éléphant, à Châteaue-Thierry; là je te communiquerai mon plan.

Tu demanderas M. Bonod, comme à Paris.

Maintenant, plus un mot ici.

—C'est moi qu'ai tout le mal, tu ne fais rien que t'engraisser ici.

—Je suis l'instrument.

—Alors ?

—Un tiers, si tu veux ?

Sans ça rien de fait, je ne soute pas... je fiche le camp, et je te laisse te débrouiller avec ta poire de mère et cette rosse de Rosalie.

—Allons, j'accepte, acquiesça Monseigneur du Surin, d'un accent contrarié.

Il était temps que les deux misérables suspendissent leur conversation, le domestique venait de paraître sur le perron et disait à très haute voix :

—Madame la comtesse attend monsieur Dufresne au petit salon.

—Parfaitement, mon ami, je m'y rends de suite, répliqua le rusé personnage en disant à son complice d'un accent étouffé, glissant entre ses lèvres à peu près immobiles :

—Ne cherche pas à me revoir avant ce soir; au contraire, file comme si tu m'oubliais, comme si tu ne te souciais pas le moins du monde de notre entretien.

—Compris, répliqua du Surin qui s'éloigna aussitôt en sifflant un air de chasse, tandis que Dufresne remontait, en courbant sa taille, les marches du perron.

Il pénétra bientôt dans le petit salon, où déjà Mme de Presles l'attendait, la première fois, et sur un signe de la comtesse, il s'assit en face d'elle.

—Me voici tout à votre disposition, madame la comtesse, commenta-t-il d'un air aimable, et dans le but évident de provoquer une question qui le renseignât sur les pensées et les intentions de son interlocutrice.

—Merci d'abord, monsieur, d'être venu, j'avais absolument besoin de vous voir.

—Je suis heureux d'avoir prévenu vos désirs.

—Veuillez m'écouter avec attention; je tiens à vous faire part très franchement de ce que j'éprouve et de ce que je pense, relativement à votre protégé.

—Comme vous le voyez, j'aborde résolument l'entretien, en allant droit au but, car je suppose que nous ne pouvons avoir d'autre sujet de conversation ?

—En effet, madame.

—Voici donc, bien sincèrement, le résultat des impressions produites sur moi par la présence de M. Georges.

Je l'ai beaucoup étudié depuis son séjour ici, j'ai cru pouvoir analyser facilement son caractère, au moins dans les petites circonstances habituelles de la vie.

Et, vous le savez, c'est quelquefois la meilleure méthode à suivre pour définir une personnalité.

Les goûts, les tendances se manifestent, d'autant plus franchement, que les choses ont moins d'importance.

Ce qui me fait vous avouer, oh ! bien tristement, monsieur,

Revue de la Garde à Londres.

Presses Associées

Londres, 10 novembre.—Le prince de Galles, le duc de Cambridge et Lord Wolsley ont passé en revue cette après-midi à la caserne d'Albany les escadrons de la cavalerie de la garde qui vont partir pour le sud de l'Afrique. Le prince de Galles et ses compagnons ont été reçus par une salve royale.

Après le parade le prince a félicité les hommes. Il a dit qu'il était fier d'être leur colonel honoraire, qu'il était convaincu qu'ils se distingueraient; et il a ajouté que son cœur irait à eux à travers les mers.

Son Altesse royale a souhaité un bon retour aux soldats.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1899.